Orient catholique et unité chrétienne

Notre vocation d'unisseurs

Par S.B. le Patriarche Maximos IV

On pourrait soutenir, en forçant à peine la note, que les relations entre l'Eglise romaine et les différentes Eglises orientales ne furent définitivement rompues que le jour où Rome, impatiente ou désespérant d'une union globale des Eglises, admit dans son unité des groupes séparés d'orientaux, auxquels elle reconnut une hiérarchie et une organisation propres. Ainsi, par une sorte de paradoxe, c'est l'union partielle de quelques groupes d'orientaux avec le Siège romain qui mit fin aux tentatives d'union globale entre l'Orient et l'Occident.

Ces unions partielles qui suivirent l'échec du Concile de Florence donnèrent lieu à des communautés catholiques de rite oriental. En les recevant dans l'unité catholique, le Saint-Siège s'engagea, par les promesses les plus solennelles, à respecter tout leur patrimoine spirituel. Gardant leurs rites et leur discipline propres, ces communautés unies devaient être, dans la pensée du Siège romain, les germes et les prémices de l'unité qu'il entendait restaurer un jour avec l'Orient. La façon dont elles étaient traitées au sein de la grande famille catholique devait servir de garantie et de modèle, pensait-on, au traitement qui serait réservé à l'ensemble des chrétientés orientales dans l'Eglise universelle après la restauration de l'unité.

De fait, malheureusement, ces communautés catholiques de rite oriental ne furent pas toujours à même de réaliser leur mission. D'une part, il faut bien le dire, elles ne furent jamais pleinement admises par l'ensemble des catholiques d'Occident, qui continuèrent à les ignorer, à les soupçonner, à les brimer, certains allant jusqu'à les combattre ouvertement sur leur propre territoire. Leur admission dans l'unité catholique ne fut presque jamais dépourvue d'arrière-pensées, du moins de la part des autorités inférieures. Elles-mêmes, par ailleurs, ne surent pas toujours se défendre contre l'envahissement des façons de faire de l'Occident, si bien qu'elles finirent trop souvent par ne plus représenter, aux yeux de l'Orient, aucune forme acceptable d'union, dans la vérité et la dignité, mais une absorption voilée, une latinisation manquée.

Théoriquement, on peut se demander si, pour la cause de l'union globale, la constitution de ces Eglises uniates a été un bien ou un mal.

Mais on ne peut nier que ces Eglises existent de fait, qu'elles sont même relativement prospères. Si jusqu'ici elles n'ont pas réalisé tous les espoirs fondés sur elles, il faudrait peut-être se demander si, aussi bien de la part de l'orthodoxie que de la part du catholicisme, on a eu d'elles une notion exacte et précise et si on les a aidées à rester fidèles à leur vocation.

Pour nous la réponse ne comporte aucun doute. Les Eglises orientales catholiques sont pour l'unité chrétienne un facteur puissant et indispensable, à condition toutefois qu'elles se maintiennent — et qu'on les aide à se maintenir — dans une double et égale fidélité au catholicisme et à l'Orient. Déviées d'un côté ou d'un autre, elles ne peuvent que desservir la cause de l'unité.

Pour le comprendre, nous essaierons d'abord d'analyser ce que nous, catholiques orientaux, représentons aux yeux de nos frères catholiques d'Occident et ce que nous représentons aux yeux de nos frères orthodoxes d'Orient, pour évaluer ensuite nos difficultés, comme nos chances de succès, dans la réalisation de cette vocation « d'unisseurs » que nous estimons être la nôtre.

I. Ce que nous représentons aux yeux de nos frères catholiques d'Occident

Le comportement à notre égard de nos frères catholiques d'Occident allait, jadis, d'une ignorance assez généralisée, à une certaine méfiance irraisonnée, à des regrets paternalistes, quelquefois à une certaine négligence dédaigneuse, à l'indifférence pratique ou à l'utilisation calculée, très rarement à l'inimitié. De nos jours, il se traduit de plus en plus par le respect, la compréhension et une franche collaboration.

Le plus souvent, *l'Occident catholique nous a ignorés.* De nos jours encore, l'Orient connaît l'Occident plus que l'Occident ne connaît l'Orient. A part les milieux orientalistes, pour qui l'Orient est surtout un objet de recherches scientifiques, les fidèles d'Occident, dans leur ensemble, ignorent tout, ou presque, de l'existence d'une chrétienté orientale, de son histoire, de sa discipline propre, de sa constitution hiérarchique, de ses rites, de son patrimoine spirituel. Nous sommes une révélation partout où nous passons. Pour le catholique occidental moyen, nous sommes encore « des chrétiens qui font le signe de la

croix à l'envers ». Nos rites sont pour lui un objet de curiosité ou d'intérêt scientifique, sans plus. Même les savants orientalistes ne savent généralement de l'Orient que son passé. Trop souvent encore, l'Orient ne représente pour l'Occident qu'une momie, qu'un objet de musée. Cette attitude d'esprit, quand elle inspire certains responsables, donne lieu parfois à des mesures de conservation rigide succédant inopinément à des tentatives de grignotement ou de violente absorption. Mais, de la vie des Orientaux, de leurs difficultés concrètes, de leur immense besoin de fidélité et de rajeunissement à la fois, de leur grande mission à travers le monde, malgré leur faiblesse, peu d'Occidentaux sont conscients.

Cette ignorance de l'Orient est compréhensible, du reste. Tous les Orientaux catholiques, pris à la fois, ne dépassent pas sept millions. L'Eglise grecque-melchite catholique tout entière ne représente pas plus d'un diocèse d'Europe. Si le nombre était tout, nous serions pour ainsi dire rien. Mais, malgré notre petit nombre, nous avons conscience d'être chargés d'une grande mission, et notre premier devoir n'est-il pas précisément de nous faire connaître, de restreindre le cercle de l'ignorance séculaire dont nous entoure l'Occident ?

Cette ignorance occasionne parfois une certaine *méfiance* à notre égard, aussi irraisonnée que confuse. Ce n'est pas seulement parce que nous sommes Orientaux, et que les Occidentaux se méfient par tradition de la *fides græca* ; ce n'est pas que nous les ayons trompés ; mais c'est une impression incontrôlée, faite de la crainte d'un mystère inconnu, fruit d'une ignorance réciproque provenant de l'isolement. Aussi les responsables occidentaux sentent-ils le besoin de pousser toujours plus loin leur surveillance, de tout vérifier. Ils éprouvent la peur de l'inconnu... Les autorités centrales multiplient parmi nous les informateurs, dont le témoignage, même isolé, auprès d'elles, jouit de plus de crédit que ne le mériterait leur valeur personnelle.

Chez beaucoup d'âmes simples, on pressent le *regret* que nous ne soyons pas encore « tout à fait catholiques », c'est-à-dire latins. Aux yeux de beaucoup d'ecclésiastiques, moins simples, l'Eglise orientale catholique ou, comme on dit plus souvent, « les rites orientaux », ne représentent pas autre chose qu'une concession faite par le Saint-Siège romain à la force des traditions ancestrales chez les Orientaux, une condescendance, un privilège, une exception. Ne pouvant rendre les Orientaux entièrement « catholiques », c'est-à-dire latins, on tolère assez adroitement qu'ils soient catholiques tout en

restant orientaux, en somme des catholiques de second ordre. Un haut prélat n'affirmait-il pas à la fin de ses jours, comme dans un testament spirituel, que cinquante années de vie missionnaire en Orient lui permettaient de dire que les Orientaux ne seront jamais pleinement catholiques que s'ils deviennent latins ? Que penser de ce zèle missionnaire qui n'a rien appris de cinquante années de séjour en Orient ? Mais, combien, hélas ! jugent encore comme lui.

En Orient, les catholiques latins, installés parmi nous, *s'organisent en certains endroits comme si nous n'existions pas.* Ne pouvant nous supprimer, ils feignent de nous ignorer. Et pour ce faire, ils prétextent le bien des âmes, contrarié, jugent-ils, par nos petites susceptibilités d'Orientaux ou par nos dangereuses résistances. Ils estiment, en particulier, que ce qu'on nomme « catholicisme oriental » ne doit représenter dans l'Eglise catholique qu'une exception, un ensemble de groupements fermés, autorisés tout au plus à se maintenir, mais nullement appelés à se développer. On leur interdira par conséquent, comme autrefois au Malabar ou récemment encore en Palestine, tout apostolat auprès des infidèles qui, en se convertissant, ne devraient faire partie que de l'Eglise latine, et on facilitera l'accès au latinisme des Orientaux non catholiques eux-mêmes, malgré les directives et les ordres officiels répétés des Papes.

En somme, pour beaucoup d'Occidentaux, la vraie raison d'être des Eglises orientales catholiques, ce pour quoi on tolère dans le catholicisme ces « excroissances » gênantes, c'est qu'elles sont, d'un côté, un instrument de «conversion des dissidents », une sorte d'*appât* où la similitude du rite et de l'organisation extérieure est adroitement exploitée et, d'un autre côté, c'est que leur disparition nuirait gravement au prestige de l'Eglise latine.

Assez rarement, *on nous en veut,* surtout pour des motifs politiques, raciaux ou de simple concurrence. Dans la Pologne d'avant la dernière guerre, les Ukrainiens unis apparaissaient aux yeux de certains comme des sujets peu loyaux. Aujourd'hui encore, certaines autorités latines d'Amérique considèrent la présence des catholiques orientaux, avec leur clergé, leur discipline et leurs rites propres, comme une chose anormale et gênante ou, du moins, comme une source d'ennuis. Il faut dire que du fait même que nous sommes catholiques sans être latins, dans un catholicisme encore presqu'entièrement réduit au latinisme, nous ne pouvons pas ne pas être gênants. Bien des Occidentaux ne conçoivent encore, trop souvent, l'unité que comme une

uniformité. Ce qui n'est pas absorbé n'est pas pour eux parfaitement uni. D'où la double poussée que subit le catholicisme oriental et qui risque de l'écarteler : une poussée massive vers l'assimilation pure et simple au latinisme, et une poussée plus consciente, mais plus lente, vers une fidélité complète à l'Orient, et cela dans l'intérêt spirituel de l'Eglise universelle elle-même. En effet, un Orient latinisé n'augmente guère d'une façon notable les rangs du catholicisme et ne représente aucun témoignage valable en face de l'orthodoxie. L'incompréhension de nos frères d'Occident est le tribut le plus lourd que nous ayons payé jusqu'ici à notre vocation œcuménique.

Heureusement, *les temps vont bientôt changer*. A l'ignorance, à l'incompréhension et, quelquefois, à l'hostilité succède en Occident, depuis quelques années surtout, un désir immense de connaître intimement l'Orient, une volonté sincère de le comprendre et un début de collaboration franche et loyale.

Nous assistons, certes, depuis quelques années, en Occident à une admirable floraison d'institutions scientifiques vouées à l'étude de l'Orient. Nombreuses sont aujourd'hui les revues scientifiques ou de haute vulgarisation qui fouillent les divers aspects du patrimoine spirituel de l'Orient et le font découvrir à leurs lecteurs. Des contacts personnels s'établissent entre Orientaux et Occidentaux par les voyages, les rencontres, les congrès, les affaires. « L'homme ne hait que ce qu'il ignore», dit un proverbe arabe. Se connaissant mieux, nul doute qu'Orientaux et Occidentaux n'apprennent très vite à se respecter et à s'aimer. Fruits de cette mentalité nouvelle, les jeunes générations d'apôtres s'intègrent de plus en plus dans l'Eglise qu'ils sont venus servir. Beaucoup d'anciens missionnaires, envoyés *in auxilium Orientalium*, ont terriblement pesé sur l'Orient, tentant de le dominer ou de l'absorber, sous prétexte de mieux l'aider. Les jeunes générations se mettent, au contraire, vraiment à son service, l'adoptent et s'intègrent à lui généreusement, sans ambition humaine ni arrière-pensée.

Ce revirement d'attitude est consolant et prometteur.

II. Ce que nous représentons aux yeux de nos frères orthodoxes d'Orient

Si nous examinons maintenant ce que nous représentons aux yeux de nos frères d'Orient encore séparés de Rome, force nous est de dire

que l'Orient orthodoxe, s'il nous connaît mieux, reste encore plus dur pour nous que l'Occident catholique.

Dans les pays où les communautés orientales unies ne représentent numériquement qu'une petite minorité, l'orthodoxie feint de les *ignorer*.

Pour la plupart de nos frères orthodoxes, Orient et catholicisme romain sont des termes contradictoires. On ne saurait être oriental et catholique romain à la fois.

Trop souvent encore nous passons à leurs yeux pour des espions, des *vendus* à l'impérialisme politique ou religieux du Vatican. Le monde soviétique tolère encore la religion sous sa forme orthodoxe ou latine, mais persécute à mort ceux qui prétendent être aussi Orientaux que les orthodoxes et aussi catholiques que les latins, sans être ni orthodoxes ni latins.

Les autorités orthodoxes nous traitent facilement de *loups* ravisseurs déguisés en agneaux et nous combattent, par suite, comme les principaux agents du prosélytisme romain. Ceux de nos frères orthodoxes qui, nous connaissant un peu mieux, ne pouvant se résoudre à croire que nous soyons capables d'aussi noirs desseins, nous plaignent comme des *inconscients* travaillant, à leur insu, à renforcer les revendications de suprématie et de domination universelle dont l'Eglise romaine serait, d'après eux, constamment animée. On ne peut nier en tout cas que nos frères orthodoxes se sentent profondément *blessés* par ce qu'ils appellent notre union prématurée, inconditionnée, semblable, à leurs yeux, aux traités de paix séparés que certaines puissances politiques concluent en secret et contre le gré de leurs alliés.

Mais ne nous attardons pas à ces constatations pénibles. Ce que les hommes pensent de nous n'est pas, après tout, ce qui importe le plus. L'important est ce que nous sommes, ce que nous représentons, ce que nous voulons être, ce que Dieu attend de nous.

III. Ce que nous représentons pour l'unité chrétienne

Des esprits superficiels ont pu prétendre que les Orientaux catholiques — les « Uniates », comme on aime les appeler — sont les moins désignés pour un rapprochement quelconque avec les orthodoxes.

Que, de fait, il en soit parfois ainsi, nous devons loyalement le reconnaître. Nous citerons, pour exemple, l'Eglise de Grèce qui accepterait volontiers de traiter avec des représentants de l'Eglise

latine, laquelle se montre pleine de prévenances à leur égard, mais feint d'ignorer jusqu'à l'existence même d'Hellènes catholiques de rite byzantin, récents, il est vrai, et peu nombreux, quand elle n'exige pas contre eux des restrictions légales : chose familière à tous les groupements confessionels hautement majoritaires et unis à un Etat.

Mais, à y réfléchir bien, cette réaction de l'orthodoxie n'a rien que de normal. C'est celle de tous les groupements chrétiens qui refusent de s'ouvrir à l'union, parce qu'ils pensent que toute ouverture marque le début d'une désagrégation. L'union est un peu une mort à soi-même. Ils refusent, comme jadis le peuple hébreu, cette mort qui les aurait ouverts à une vie nouvelle. Ils se replient sur leurs richesses spirituelles, mais ils se ferment par là à un surcroît de richesse. « La vie pour toutes les Eglises consiste précisément à se renoncer pour atteindre leur plénitude dans l'unité : c'est un mystère de renoncement et de mort, précédant un mystère de renouvellement et de vie. »

On comprend dès lors la réaction, parfois très violente, des Eglises d'Orient quand, de leur propre sein, s'élèvent des voix hardies pour exiger ce dépassement d'universalisme, quand se tendent des mains vigoureuses, mais aimantes, pour opérer les renoncements nécessaires afin que le corps survive dans l'unité. Les Orientaux unis sont comme le jeune frère qui reprend son aîné, inconscient du danger. « Or, quand des frères se brouillent, tout étranger paraît le bienvenu. Mais, en définitive, nul ne peut remplacer le jeune frère ; nul ne peut comprendre et aimer ces communautés qui s'effrayent encore et hésitent, comme ceux qui ont eu le courage de les précéder, payant de leurs propres personnes, sur le chemin où, pour retrouver pleinement la vérité du Christ, nous devrons tous, tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre, nous engager un jour. »

Dans la réalisation de cette vocation d'« unisseurs » qui est la nôtre, il faut certes reconnaître que *plus d'un facteur joue contre nous.*

Et d'abord notre *« uniatisme »*. Cette forme frelatée d'union est un très mauvais exemple que nous donnons à nos frères orthodoxes. Notre union a été pratiquement une absorption manquée. Ce que chaque chrétien souhaite en pensant à l'union, c'est qu'elle ne se fasse pas au détriment des richesses, des charismes propres à chaque Eglise. Les fauteurs de l'uniatisme n'ont vraiment respecté de l'Orient que ses rites ; pour tout le reste, ils ont tenté d'enlever à l'Orient ce qu'il avait de meilleur, pour lui présenter ou lui imposer ce que l'Occident avait souvent de moins bien. L'Occident catholique dans son ensemble ne

s'est pas encore assez rendu compte qu'il y avait en Orient, en plus des rites liturgiques, d'autres grandes richesses — spirituelles, artistiques, théologiques, institutionelles — à sauvegarder pour le bien de l'Eglise entière. Par suite il a travaillé à détruire tout ce qui ne lui ressemblait pas, et il faut avouer qu'il y a assez bien réussi, puisque, dans la plupart des communautés orientales catholiques, à part les rites liturgiques (et encore!), rien ne ressemble plus à l'Occident que cet Orient uni. Or, ce modèle d'union n'est pas, on le comprend, pour faciliter notre mission.

Si, en ce qui concerne l'uniatisme, notre responsabilité est partagée, d'autres obstacles à l'union nous sont directement imputables. Trop souvent *nous perdons le contact* avec nos frères orthodoxes, cessant de nous préoccuper d'eux. Arrivés à un certain degré d'organisation et de prospérité matérielle et numérique, nous nous installons dans une suffisance coupable et nous nous persuadons que nous n'avons pas besoin de voir au delà de notre « chère communauté ».

D'autres fois, *nous nous éloignons inutilement d'eux* sur des points que l'union n'impose nullement : liturgie, discipline, spiritualité, théologie, extérieur, etc... Certains orientaux catholiques semblent prendre plaisir à marquer ainsi leur différence d'avec leurs frères de même rite. Ils oublient que par là ils cessent d'être de quelque utilité pour l'Eglise, car pour l'Occident ils ne sont pas l'Orient, et pour l'Orient ils ne sont pas l'Occident. Ceux qui, dans le catholicisme, s'acharnent à latiniser nos institutions devraient comprendre qu'en nous rapprochant si étroitement du latinisme ils n'augmentent guère d'une manière sensible le nombre des fidèles latins, tandis qu'ils font perdre à l'Eglise catholique le peu de fidèles orientaux qu'elle a jusqu'ici. Nous ne sommes vraiment intéressants pour l'Eglise que si nous demeurons profondément catholiques et profondément orientaux à la fois. Ceux qui « latinisent » travaillent, inconsciemment peut-être, mais sûrement, contre l'intérêt de l'Eglise catholique ; ils entendent prouver que la jonction sincère de ces deux qualités est impossible au sein du catholicisme romain.

Un autre obstacle à notre mission œcuménique est constitué par notre *infériorité numérique*. Nous sommes presque partout minoritaires, ce qui non seulement nous empêche d'exercer une action de masse, mais nous donne aussi les complexes et la psychose des minoritaires.

Nous ajouterons aussi qu'à cette infériorité numérique correspond souvent une certaine *pauvreté spirituelle*. Nous avons perdu notre spiritualité orientale sans acquérir autrement que d'une manière im-

parfaite la spiritualité de l'Occident. Certes, l'union a été pour nous en général un enrichissement, mais un enrichissement qui ne fut pas une revivification de toutes les valeurs spirituelles propres à l'Orient, exception faite des rites liturgiques.

Un dernier obstacle ayant fortement entravé le travail de l'union à été le *prosélytisme outrancier* de la part de quelques catholiques. En soi, le prosélytisme est un acte de vertu, puisqu'il se définit : « zèle à faire des prosélytes, c'est-à-dire des nouveaux convertis à une foi religieuse ». Ce n'est pas de ce prosélytisme discret et légitime que nous voulons parler, mais de l'abus, de l'outrance, de ce que nous nous permettons d'appeler la *psychose des conversions*. Ne pouvant ou ne sachant même pas comment s'occuper de l'union des Eglises — il faut dire que, dans ses méthodes actuelles, cette préoccupation est assez récente parmi les chrétiens — plusieurs catholiques orientaux, à l'exemple de la plupart des missionnaires latins, ont fini par n'envisager le travail de l'union que sous forme de « conversions individuelles ».

Qu'en attendant l'union globale et définitive des Eglises, quelques âmes convaincues demandent à entrer dans l'Eglise catholique, sous une forme ou sous une autre, rien de plus normal. Sous peine d'aller contre la liberté de conscience, nous devons accueillir ces âmes qui viennent à nous. Nos frères les orthodoxes en font autant et c'est normal. Nous pouvons affirmer, quant à nous, que depuis quelques décades, notre patriarcat ne reçoit des groupes — même modestes — dans son sein qu'après une longue attente qui se prolonge parfois quelques années, et qu'après avoir plusieurs fois référé les dits groupes aux autorités orthodoxes. Lorsque les démarches demeurent infructueuses et que ces groupes risquent d'être entraînés vers des sectes qui leur offrent des avantages matériels alléchants, c'est alors que nous nous décidons à les recevoir.

Il faut cependant reconnaître que cette méthode n'a pas été partout et toujours adoptée. Evitons, sous prétexte que l'union est humainement impossible ou lointaine, de travailler par tous les moyens à ravir à l'orthodoxie quelques âmes particulièrement faibles et sans défense, ou à profiter des discordes intestines de cette même orthodoxie pour la rogner. C'est parce qu'en Occident on s'est parfois trop exclusivement intéressé aux Orientaux catholiques comme à des « agents de conversions » que ceux-ci ont perdu, dans une certaine mesure, aux yeux de leurs frères orthodoxes, le prestige indispensable à leur mission essentielle qui est de travailler à rapprocher Occident

et Orient en vue de leur union, de la façon et à l'heure qu'il plaira au Seigneur de fixer...

A ces éléments qui entravent notre mission font heureusement face des *éléments qui jouent en notre faveur*, des atouts précieux et uniques que nous avons entre les mains.

Faut-il rappeler d'abord que notre grande force dans le travail de l'union, c'est le *sentiment aigu que nous avons du grand malheur qu'est la division?* Dans les pays à très grande majorité catholique, comme l'Italie ou l'Espagne, la division des chrétiens est un mal lointain, un mal de raison pour ainsi dire, qui ne présente pas de conséquences graves dans la vie publique. Aussi les catholiques de ces pays sont-ils plus facilement tentés de s'abandonner à la quiétude et à la suffisance en eux-mêmes. Plus d'un responsable catholique en Occident aura pensé en son for intérieur que les catholiques étaient assez nombreux comme ça et que l'union avec les Orthodoxes orientaux présenterait pratiquement plus d'ennuis que d'avantages. Pour nous, un tel raisonnement est impossible. Nous souffrons dans notre esprit, dans notre cœur, dans notre chair de la division des chrétiens. Le désir du Christ à la dernière cène « Qu'ils soient un » nous étreint. Les schismes divisent les membres de la même famille, entravent notre action profonde sur notre milieu social et exposent nos chrétiens à la risée de leurs compatriotes musulmans. L'union est un problème qui nous hante, une soif qui nous brûle. Elle fait partie de notre existence même.

Pour travailler à l'union, nous avons des avantages uniques. *Nous sommes de même race* que nos frères orthodoxes, *de même langue, de même mentalité, de même liturgie*. Nous sommes, dans toute l'acception du mot, leurs frères. L'union ne saurait être pour nous qu'une réconciliation de famille, non une humiliante soumission ou un aveu de culpabilité. Proposée par nous, l'union ne présente pour nous aucun avantage personnel. Au contraire, elle contribue même à notre disparition en tant que communauté hiérarchisée. Nous espérons précisément que, l'union étant rétablie, il ne sera plus question d'Eglise orientale unie ou uniate, mais d'Eglise orientale tout court, dans les rangs de laquelle nous serons rentrés comme n'en étant jamais sortis.

Un autre élément qui joue en notre faveur, c'est *notre fidélité à l'Orient*, fidélité enfin retrouvée et vigoureusement défendue. Il fut un temps où certains Orientaux catholiques considéraient comme un honneur de se rapprocher le plus possible de l'Occident pour en copier les moindres particularités, autrement dit de se latiniser. Il faut recon-

naître que notre Eglise grecque-melchite catholique a manifestement le mieux résisté à ce courant de latinisation qui a défiguré les autres communautés orientales catholiques. Nous avons dit plus haut que tout ce que l'Occident catholique aurait souhaité respecter dans l'Orient uni, c'était ses rites liturgiques, si bien que les Eglises orientales ont fini par s'identifier, dans certain style officiel, avec « les rites orientaux ». Autant l'Eglise romaine a travaillé pour conserver les « rites orientaux », autant certains de ses représentants se sont acharnés à vider les Eglises orientales de leur patrimoine propre, de leurs institutions canoniques, de leur organisation traditionelle, pour leur donner une configuration latine.

Pour ne citer que l'exemple de la récente codification de droit canonique oriental faite à Rome, nous devons bien constater, avec regret, que malgré un apparat critique impressionnant et une terminologie inspirée des sources orientales, malgré aussi un labeur méritoire, le fond de la codification reste malheureusement très latinisant. Cela n'a pas toujours été la faute des techniciens qui y ont travaillé, mais de l'esprit qui règne dans le milieu où ce travail a été fait. Pour ce milieu, l'idéal suprême reste le rapprochement le plus grand possible, dans le fond et dans la forme, avec le droit de l'Eglise latine. Les institutions propres à l'Orient, l'institution patriarcale par exemple, sont tolérés comme une exception et sont réduites aux plus strictes limites du possible, si elles ne sont pas adroitement vidées de leur sens et pratiquement neutralisées par l'effet d'une centralisation administrative exagérée. A ce sujet je conseillerais de lire l'article très révélateur *« De la sauvegarde des droits de l'Eglise orientale »* par notre Auxiliaire S. E. Mgr Médawar[1].

On sait quels efforts déploie notre Eglise pour que soit rendu à l'Orient son aspect propre. Notre fidélité à l'Orient ne doit pas être interprétée comme une tendance archaïsante, un attachement aveugle aux traditions anciennes, ni comme une réticence dans la foi, ni comme une étroitesse d'esprit qui néglige l'essentiel pour s'attacher à l'accessoire, ni comme un gallicanisme renouvelé, ni comme un désir illégitime d'indépendance au sein du catholicisme. Nous tenons à l'Orient par souci de vérité et de bien. Nous y tenons pour maintenir à l'Eglise *sa vraie physionomie apostolique*, avec tout ce qu'elle contient de richesse, de beauté et de largeur de conception dans son organisation,

[1] Voir p. 113.

capable d'englober tous les peuples sans rien leur enlever de ce qui les caractérise foncièrement en tant que peuples.

Le maintien des Eglises orientales catholiques n'est pas un piège que nous tendons à l'orthodoxie. Ce n'est pas un stade de transition avant le passage pur et simple au latinisme ou une concession provisoire à la force de l'atavisme dans l'âme des Orientaux. Les Eglises orientales doivent être voulues pour elles-mêmes, dans le cadre où Dieu et la nature les ont placées pour leur développement normal. En effet, si dans le catholicisme le domaine de la foi est intangible, immuable, uniforme dans ses lignes essentielles, dans le détail de la vie chrétienne, envisagée du point de vue social, maints arrangements sont possibles et souhaitables.

Ce dont nous devons nous convaincre, c'est que le christianisme ne pourra jamais s'acquitter de sa mission dans le monde s'il n'est, non seulement de droit, mais aussi de fait, catholique, c'est-à-dire universel. « Si, pour être catholique, il faut renoncer à sa liturgie, à sa hiérarchie, à sa tradition patristique, à son histoire, à son hymnographie, à son art, à sa langue, à sa culture, à tout son patrimoine spirituel, pour adopter le rite, la pensée philosophique et théologique, la poésie religieuse, la langue liturgique, la culture et la spiritualité d'un groupement donné, fût-il le meilleur, l'Eglise n'est plus le grand don de Dieu à l'humanité entière, mais une faction, si nombreuse soit-elle, une institution humaine liée aux intérêts d'un groupe. » Elle n'est plus la véritable Eglise du Christ. En résistant donc au courant de latinisation de nos institutions, nous ne défendons pas de petits intérêts de clocher ou un traditionnalisme périmé ; nous avons conscience de défendre les intérêts vitaux de l'Eglise apostolique, de rester fidèles à une mission, à une vocation que nous ne pouvons trahir sans nous renier et sans défigurer le message du Christ devant nos frères.

Ainsi donc, notre mission est double à l'intérieur du catholicisme : lutter pour que latinisme et catholicisme ne soient plus synonymes, pour que le catholicisme reste ouvert à toute culture, à tout génie, à toute forme d'organisation compatible avec l'unité de foi et d'amour ; en même temps amener l'orthodoxie, par notre exemple, à admettre qu'on peut s'unir à la grande Eglise d'Occident, à la chaire de Pierre, sans pour autant renoncer à l'orthodoxie ni à rien de ce qui fait la richesse spirituelle de l'Orient apostolique, patristique, ouvert sur l'avenir comme sur le passé.

Si nous sommes fidèles à cette mission, nous pourrons arriver à susciter, à trouver une forme d'union acceptable pour l'Orient comme pour l'Occident : ni autocéphalie pure, ni absorption de fait ou de droit, mais communion réelle à la même foi, aux mêmes sacrements, à la même hiérarchie organique, avec le respect sincère de tout le patrimoine spirituel et de l'organisation propre de chaque Eglise, sous la vigilance à la fois paternelle et fraternelle des successeurs de celui à qui il fut dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. »